

*Emmanuel Carrère*

# **Le Détroit de Behring**

*Introduction à l'uchronie*



**P.O.L**

Extrait de la publication







# Le Déroit de Behring

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

BRAVOURE, Prix Passion 1984, Prix de la Vocation 1985

LA MOUSTACHE, 1986

LE DÉTROIT DE BEHRING, Grand Prix de la science-fiction 1987,  
Prix Valery Larbaud 1987

HORS D'ATTEINTE ?, Prix Kléber Haedens 1988

LA CLASSE DE NEIGE, Prix Femina 1995

L'ADVERSAIRE, 2000

UN ROMAN RUSSE, Prix Duménil 2007

L'AMIE DU JAGUAR, 2007

*Chez d'autres éditeurs*

WERNER HERZOG, Edilig, 1982

JE SUIS VIVANT ET VOUS ÊTES MORTS : PHILIP K. DICK, 1928-1982, Le  
Seuil, 1993

Emmanuel Carrère

# Le Détroit de Behring

*Introduction à l'uchronie*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 1986  
ISBN : 978-2-86744-070-0  
[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)



Giovanni Papini, au début de ce siècle, préconisait d'ouvrir à l'université des chaires d'Ignorétique, qui est la science de tout ce que nous ne savons pas. Si on avait suivi son conseil, l'étude de l'Uchronie serait aujourd'hui plus avancée.

Elle reste à faire. Le mot lui-même est peu usité. Les spécialistes de la science-fiction l'emploient à l'occasion, les historiens guère, et s'il figurait dans le Grand Larousse du XIX<sup>e</sup> siècle, les éditions actuelles l'ont écarté. Il a été forgé en 1876 par le philosophe français Charles Renouvier, sur le modèle de l'Utopie à laquelle, trois cent soixante ans plus tôt, le Chancelier d'Angleterre Thomas More donna un nom promis à une fortune plus grande. A l'Utopie — du grec *ou-topos* : qui n'est en aucun lieu — répond donc l'Uchronie — *ou-chronos* : qui n'est en aucun temps. A un espace et, par suite, à une cité, à des lois, à des mœurs n'existant que dans l'esprit de légistes ou d'urbanistes insatisfaits se superpose un temps également régi par le caprice et, par suite, une histoire. Le préfixe privatif, cependant, est source

d'égarément et l'analogie entre les deux démarches moins évidente qu'il ne paraît.

Le livre fondateur de Renouvier, intitulé *Uchronie*, porte deux sous-titres, l'un bon, l'autre moins. Le bon définit clairement la discipline que je voudrais examiner ici : *Esquisse apocryphe du développement de la civilisation européenne, tel qu'il n'a pas été, tel qu'il aurait pu être*. Voilà de quoi il s'agit : de l'histoire si elle s'était déroulée autrement.

Le moins bon sous-titre, c'est *L'utopie dans l'histoire*, qui m'a souvent servi pour expliquer ce que je faisais (« En gros, l'uchronie, c'est comme l'utopie, mais pour le temps. — Ah bon? »), mais appelle des objections.

Supposons un homme mécontent de sa cité. Il y a quelques siècles, il pouvait s'imaginer qu'il en existait de meilleures dans un monde qui offrait encore des espaces inexplorés. Les utopies classiques usent presque toutes du même artifice narratif : elles prétendent être la relation d'un voyage. Dans une île éloignée, ignorée par les cartes, les navigateurs trouvent la République idéale. C'est Utopia. Mais Thomas More, en fabriquant son mot, nous prévient et nous navre : il n'y a pas d'illusions à se faire, la cité parfaite n'est nulle part.

Si, une fois explorée la surface du globe et vérifié que nulle part ce n'est spécialement plus réussi que chez soi, on veut encore feindre que cette cité existe — ne serait-ce que pour la donner en exemple —, restent deux recours. Puisqu'elle n'est pas sur terre, elle peut être ailleurs dans l'espace interstellaire. Puisqu'elle n'est pas dans le présent, elle peut être ailleurs dans le temps. Elle a existé dans le passé, et on évoque l'âge d'or. Elle existera dans le futur, et l'utopie devient anticipation. Aucune de ces affirmations ne contredit formellement ce que nous savons de notre monde. Nul n'éprouve le besoin de faire coexister deux univers dans un même espace. Il y a suffisamment de place ailleurs pour

qu'on s'abstienne de menacer le *statu quo* entre le réel et l'imaginaire.

Celui-ci n'est compromis que si, par exemple, un Parisien de 1985, au lieu de dire que tout était pour le mieux dans l'Antiquité grecque, que tout sera pour le mieux en 2985, que tout est pour le mieux chez les Papous, les Chinois ou les Martiens, décrit une société totalement différente de la sienne, conforme à l'idée qu'il se fait du mieux — ou du pire, n'importe — et prend soin de dater son tableau en nous disant que c'est Paris en 1985. Un scandale se produit : on entre en Uchronie.

On y entre sous l'empire d'un mécontentement différent. Napoléon a été vaincu à Waterloo, il est mort à Sainte-Hélène. C'est intolérable — du moins l'uchroniste le pense — et nous subissons encore les conséquences de ce malheur. Il faut rectifier cette bourde de l'histoire. Annuler ce qui a été, le remplacer par ce qui aurait *dû* être (si l'on se charge, au nom d'une ferme conviction, de faire la leçon à la Providence), ce qui aurait *pu* être (si l'on se borne à expérimenter une vue de l'esprit, sans être partisan).

Le propos de l'utopie est de modifier ce qui est, de fournir au moins les plans de cette modification. Ce n'est pas déraisonnable et c'est à quoi s'appliquent, par des voies très diverses, les hommes qui font les civilisations aussi bien que ceux qui les rêvent meilleures et couchent leurs rêves sur le papier. Le propos de l'uchronie, scandaleux, est de modifier ce qui a été.

Il donne corps à une hantise à la fois curieuse et banale. Se figurer l'état du monde si tel événement, jugé déterminant, s'était déroulé autrement, est un des exercices les plus naturels et fréquents qu'opère la pensée humaine. Plus naturel, plus fréquent à tout prendre que d'édifier en pensée des cités idéales. C'est un ressort éprouvé des conversations

de café du Commerce où l'on compare la situation présente à celle qui serait si... (généralement au bénéfice de cette dernière), et je parierais volontiers que l'homme des cavernes, au retour d'une chasse infructueuse, se complaisait déjà à la rêver meilleure et à en tirer les conséquences (au premier chef : je mangerais ce soir). Si bien que les fins dictons du genre « avec des si, on mettrait Paris en bouteille » semblent inventés pour mettre un frein à une tendance de l'esprit partagée par chacun.

Le mystère est qu'apparemment ce frein a fonctionné. Qu'une sorte de paresse intellectuelle, de tabou peut-être, ont interdit à l'extrapolation raisonnée en ce domaine d'accéder à la dignité de genre littéraire. L'utopie en est devenue un, et cela témoigne de visées assez sages : il est toujours utile de se pencher sur l'urbanisme ou l'instruction civique, toujours stupide de regretter ce qui n'a pas été. Aristote, de manière péremptoire, affirme que celui qui s'attarde à de telles réflexions « raisonne comme un végétal ».

Et, de fait, on ne s'y attarde pas, la rêverie rétrospective demeure informulée, ou seulement verbale. Elle alimente une logorrhée de bistrot, individuelle ou collective, qu'une pudeur, le sentiment de l'absolue stérilité de l'entreprise retiennent de faire partager par l'écriture et la publication. De temps à autre, cependant, l'excès de rancœur à l'égard d'une histoire dont on sent qu'elle a, en un point bien précis, pris la mauvaise voie, la mélancolie de voir brisée l'expansion de l'Empire napoléonien ou Mozart mourir à 35 ans inspirent un acte de révolte écrit contre l'implacable autorité de ce qui a été. De temps à autre aussi, un esprit curieux, porté aux vaines abstractions dénoncées par Aristote, s'efforce de poser rationnellement la question : « que serait-il arrivé si... ? » et, à partir des données dont il dispose, joue à

extrapoler. J'aimerais, dans ce petit livre, examiner quelques-unes de ces révoltes et des ces expériences.

J'ai dit, il y a une minute, que si tout le monde y pensait plus ou moins, en tout cas à l'échelle individuelle, presque personne n'écrivait d'uchronies. En réalité, je n'en sais rien. Je sais seulement que personne ne s'est attelé à les recenser systématiquement, qu'il n'existe pas de bibliographie à ce sujet, que le mot ne figure pas au catalogue des matières de la Bibliothèque Nationale et que cette discipline n'a été partiellement explorée à ce jour — et à ma connaissance — que par Jacques van Herp (qui lui consacre un chapitre de son *Panorama de la science-fiction*) et Pierre Versins (un chapitre, magistral, de son *Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science-fiction*). De sorte que mes sources ne sont qu'une succession de livres disparates, signalés par ces deux chercheurs, rencontrés au hasard de mes lectures, raccrochés au sujet par tel détail de leur trame et singulièrement limités dans le temps et l'espace. La première uchronie, repérée par Pierre Versins, date de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, sinon tout est du XIX<sup>e</sup> ou du XX<sup>e</sup>, et je ne parle que de livres français et anglo-saxons. Rien ne prouve que personne n'a écrit d'uchronies, ou d'ouvrages comportant des aspects uchroniques, avant 1791 et dans d'autres langues. Seulement, à moins de lire toute la littérature portugaise du XVI<sup>e</sup> siècle, je ne vois aucun moyen de connaître les uchronies portugaises du XVI<sup>e</sup> siècle, s'il y en a. Il faudra donc se contenter de la partie émergée de cet iceberg littéraire, en attendant de plus consistantes études.

Il me paraît bizarre, *a priori*, qu'on écrive si peu d'uchronies, ou qu'elles soient si peu connues, bizarre aussi qu'on n'écrive pas sur l'uchronie. J'avoue avoir ressenti une

vanité puérite à me croire quelque chose comme le défricheur d'un champ de connaissance, même dérisoire. J'ai éprouvé aussi la légère paranoïa qui nuance cette vanité, le soupçon qu'à mon insu le territoire était quadrillé par des spécialistes qui me tomberaient dessus quand paraîtrait ce travail d'amateur. Doutant, puis me persuadant d'avoir levé un lièvre, mis au jour un grand sujet, j'attendais de son étude des enseignements inédits. Enseignements obliques, enseignements en creux, enseignements de mal renseignés, mais enseignements tout de même, sur l'histoire, la littérature, les rêves qui les agitent. Car, si l'on y réfléchit une minute, l'uchronie n'est pas une affaire négligeable. Les questions qu'elle soulève, en tout cas, ne le sont pas.

Qu'est-ce qui est déterminant dans l'histoire des hommes ? Comment ceux-ci se représentent-ils la chaîne de causes et d'effets, à quoi elle se résume ? Et justement, l'histoire se résume-t-elle à cela ? A-t-elle un sens, et qui se charge de le faire respecter ? Et si elle en a un, peut-on le détourner ? De quoi se composent nos regrets, comment filent les mailles du tissu de nos vies ? Et maintenant, puisque arrivé là il ne s'agit de rien de moins que de montrer à l'œuvre les doigts agiles des Parques, une question plus modeste : qu'est-ce qu'une dizaine de bouquins écrits par des feuilletonnistes, des professeurs de philosophie ou des demi-soldes mal remis de la chute d'un empire, qu'est-ce qu'un petit bouquin supplémentaire discutant ce maigre corpus peuvent bien nous apprendre dans d'aussi imposants débats ?

La réponse est : rien du tout. Et le docteur Horeb Naïm, par la bouche de qui s'exprime Papini, nous explique pourquoi :

« Une fois procédé à un inventaire diligent de tout ce que nous ne savons pas, l'Ignorétique se propose de répartir les

choses inconnues en deux grandes catégories : celles qui présentent une forte probabilité d'être découvertes dans un avenir plus ou moins lointain et celles qui probablement ne seront jamais connues, soit parce qu'elles se rapportent à des questions absurdes et mal posées, soit parce que l'intelligence humaine n'a pas les moyens de les dévoiler. »

Pour ces deux raisons cumulées, l'uchronie appartient à la seconde catégorie. Tout au plus peut-elle transformer les questions qu'elle pose en règles d'un jeu de l'esprit, d'un divertissement inutile et mélancolique. Il s'est trouvé des gens pour en faire des livres (assez peu), d'autres pour les lire (guère plus, probablement), d'autres enfin pour consacrer un livre à ces livres (là, je crois bien être le seul). Les seconds justifient les premiers et tous les deux le troisième.

Dans le monde où nous vivons, l'histoire où nous sommes enfermés, l'uchronie se rapporte à une question absurde et mal posée. Elle n'est, Aristote a raison, qu'une rêverie de légume. Reste à la lire pour elle-même — même pas pour la littérature. Non pour connaître notre univers, mais pour connaître les siens. Pour y découvrir d'autres civilisations, d'autres batailles, d'autres livres, d'autres faits héroïques ou quotidiens. Le sérieux de l'enquête n'est pas diminué de ce que son objet n'ait pas eu la chance d'exister. Les mêmes raisons nous poussent à l'entreprendre, le même résultat nous attend : la connaissance désintéressée, qui est une modalité studieuse du plaisir.





Soit donc le passé, la somme de tous les événements réputés s'être produits jusqu'à l'instant où l'uchroniste prend la plume — et, à mesure qu'il écrit, ce passé se charge d'instantanés supplémentaires, pèse davantage sur ses épaules et augmente d'autant le champ de son intervention. Dans ce territoire immense, borné seulement par le fugace présent et par les limites de la connaissance historique, il s'agit d'opérer une modification, et qu'elle soit lourde de conséquences.

Cette précision est importante. Car en vérité toute œuvre de fiction, si elle ne relève pas de l'anticipation, modifie le passé de quelque manière. Toute forme de romanesque effleure l'uchronie, dans la mesure où elle intègre à la trame d'une histoire connue des événements imaginaires. La bataille de Waterloo s'est passée des services de Fabrice del Dongo. Stendhal y glisse un grain de sable étranger et nous livre par conséquent une version de l'histoire « telle qu'elle n'a pas été, telle qu'elle aurait pu être ». Cependant, ce trublion potentiel, qui pourrait être l'agent d'un grave dérèglement, provoquer par exemple une issue différente de

la bataille, se tient coi et n'affecte pas le déroulement de l'histoire telle que nous la connaissons.

Il n'empêche. Dès qu'on prend le parti d'altérer en quelque manière ce qu'on sait du passé, dès qu'on écrit, sans penser à mal, que « le premier mardi du mois de juillet 1927, un jeune homme d'allure martiale arpentait l'esplanade des Invalides », ou même que « la marquise sortit à cinq heures », toutes choses qui ne se sont pas produites ou tout au moins ne sont pas vérifiées, on entre dans une temporalité douteuse, hantée par des héros imaginaires, et l'uchronie n'est pas loin. La prudence des romanciers, qui n'empruntent d'ordinaire à l'histoire, ancienne ou récente, que des indications de date, de lieu, d'état de la société, fait généralement l'économie de ces dérèglements possibles. Ils menacent davantage dans les romans historiques, où des personnages de fiction fréquentent les rois, les ministres, les courtisanes, ceux qui passent pour faire l'histoire, et se mêlent à l'occasion d'y contribuer. De telles circonstances brouillent la frontière entre l'uchronie et l'histoire romancée, que je tâcherai de tracer au moyen d'un exemple classique : l'affaire du Masque de fer.

L'explication la plus répandue fait du prisonnier de Pignerol un frère aîné de Louis XIV, Alexandre, fils de Gaston d'Orléans. Vers la fin du *Vicomte de Bragelonne* d'Alexandre Dumas, on trouve un épisode très brillant où un faux Masque de fer, qui n'est autre que le vrai Louis XIV, est enlevé dans son lit par les Mousquetaires, à la solde du surintendant Fouquet. Dumas, ici, fait craquer sous son poids tous les degrés de l'échelle par laquelle communiquent histoire et roman. Il y a des héros carrément imaginaires (Athos, Porthos, Aramis, même si les spécialistes s'amuse à leur découvrir des modèles), d'autres dont la chronique atteste l'existence, mais dont la relative obscurité laisse au

romancier, une bonne marge de manœuvre (d'Artagnan), enfin des figures historiques trop connues pour que leur biographie comporte beaucoup de blancs et qu'on puisse les faire parler et agir n'importe comment (Louis XIV). Faire enlever celui-ci par une escouade de ceux-là, ce n'est pas seulement laisser l'imagination prendre l'histoire en otage, mais encore s'approcher sérieusement de l'uchronie.

Tout rentre dans l'ordre cependant, Louis XIV à Versailles, Alexandre dans sa prison. Maintenant, imaginons. Cette fantaisie repose sur l'existence d'un jumeau du roi. Que se passe-t-il si, moins timidement, Dumas fait réussir et durer la substitution ? Si le roi porte le masque et si le jumeau tient son rôle ? L'histoire n'en est pas nécessairement changée — encore qu'alors la disgrâce de Fouquet s'explique mal. Seulement, ce n'est pas Louis XIV qui l'a faite, c'est un autre. Les Mousquetaires pourraient substituer avec succès au souverain son demi-frère, un idiot de village ou un voyageur du futur : tant que l'imposteur accomplira la politique et les gestes quotidiens que l'histoire prête à Louis XIV, tant qu'il ne fera pas mentir Saint-Simon, on n'aura pas franchi le seuil de l'uchronie, au-delà duquel l'histoire devient entièrement, visiblement autre, accuse des distorsions irréversibles et constatables par chacun.

De même, dans *Seconde vie de Napoléon I<sup>er</sup>*, de Pierre Veber (1924), Napoléon échange son destin, avant d'appareiller pour Sainte-Hélène, contre celui d'un marin de passage et mène jusqu'à 80 ans, à Toulon, la vie d'un paisible retraité. La Restauration n'en est pas affectée, pas davantage que dans *Seconde vie de Napoléon (1821-1830)* de Louis Millanvoy (1913), où il quitte son rocher en secret et finit ses jours roi des Cafres. Ce dernier avatar est déjà moins discret, mais comme il n'a changé que l'histoire des Cafres et non la nôtre, on ne peut estimer qu'il infléchit le cours du monde.

Je n'en ai pas fini avec l'histoire romancée, ou secrète, sur laquelle j'aimerais encore dire une ou deux choses. Mais comme ces réflexions peuvent sans dommage être fragmentées et que le sujet de ce livre est tout de même l'uchronie, le moment me paraît venu, grâce à la perche tendue par Pierre Veber et Louis Millanvoy, d'évoquer l'une des œuvres maîtresses du genre dont ces auteurs se sont prudemment détournés.

Publiée anonymement en 1836 sous le titre *Napoléon ou la conquête du monde. 1812 à 1832*, rééditée avec le nom de l'auteur en 1841, sous le titre, relativement plus connu : *Napoléon apocryphe. Histoire de la conquête du monde et de la monarchie universelle*, la première uchronie de grande envergure est l'œuvre de Louis-Napoléon Geoffroy-Chateau (1803-1838), fils d'un officier de la Grande Armée tombé à Austerlitz. Juge au tribunal civil de Paris, Geoffroy n'a laissé, par ailleurs, qu'un discours de circonstance, une édition de *La Farce de Maître Pathelin* et un récit au titre engageant, *Le brahme voyageur*. C'est exprimer des regrets qui pourraient être les siens que de se demander ce qu'il aurait écrit s'il avait vécu davantage. *Napoléon apocryphe*, il est vrai, suffit à assurer sa gloire comme une série de triomphes prématurément interrompue assure celle de son héros.

La préface du livre, que je citerai intégralement, place d'emblée celui-ci sous le signe de la nostalgie et de la foi.

« C'est une des lois fatales de l'humanité que rien n'y atteigne le but. Tout y reste incomplet et inachevé, les hommes, les choses, la gloire, la fortune et la vie.

« Loi terrible, qui tue Alexandre, Raphaël, Pascal, Mozart et Byron avant l'âge de trente-neuf ans ! Loi terrible qui ne laisse s'écouler ni un peuple, ni un rêve, ni une exigence jusqu'à



Entre *Uchon* (Saône-et-Loire) et *Uckange* (études historiques), il n'y a rien. Dans le catalogue des matières de la Bibliothèque Nationale, tout au moins. Il devrait pourtant y avoir le mot *Uchronie*, désignant l'histoire de ce qui aurait pu se passer et ne s'est pas passé. Le *Détroit de Behring* vise à combler cette lacune.

Voilà qui est donc fait. L'obligation du dépôt légal et la sagacité des bibliothécaires chargés d'établir les fiches font qu'*Uchronie* figure désormais entre *Uchon* et *Uckange*. Supposez cependant que cet infime événement bibliographique ne se soit pas produit. Et tâchez d'en tirer les conséquences : vain dépit de l'auteur ou troisième guerre mondiale, tout dépend de votre imagination, de vos intérêts, de l'idée que vous vous faites de la causalité.

Penser l'Histoire au conditionnel passé, se figurer l'état du monde si le nez de Cléopâtre avait été plus court, si Napoléon avait vaincu à Waterloo ou si l'inconnue rencontrée hier dans l'autobus avait répondu à votre sourire, c'est un jeu comme un autre. Emmanuel Carrère en expose ici les règles, en décrit les plus fameuses parties, donne voix aux regrets qui poussent à s'y livrer.



13 €  
921239-8  
ISBN : 978-2-86744-070-0  
11-2007



DIFFUSION C.D.E.  
DISTRIBUTION SODIS